

**PAGES
MANQUANTES**

Février



Le jour blafard, à ras de neige,
Se traîne lamentablement.
La brume étouffe un bâillement
D'ennui que nul rayon n'abrège.

Le monde las est sans clarté,
L'hiver est triste et monotone :
Mais tout soudain l'Église entonne
Un chant d'espoir et de fierté.

La neige parle de la Vierge,
— ô la mystique Chandeleur ! —
L'éclair du glaive de douleur
Passe en l'éclat béni d'un cierge.

H. MARIENLOB.





La Vierge de Carondelet
(*fra Bartolommeo*)

LE ROSAIRE

CE QU'IL Y A DANS UN TOUT PETIT AVE

COMMENT PRIER. — A L'ASSAUT !



N ne saurait trop le répéter, l'“ Ave Maria ” est une admirable leçon de prière.

Avec quel à propos merveilleux, par exemple, l'invocation, — ce second élément de la prière, — n'y succède-t-elle pas à la louange ? L'ange vient à peine de dire à Marie ses incomparables grandeurs, que l'Église, avec une sagesse vraiment inspirée, produit tout de suite son ardente demande.

Et, en effet, vite, hâtons-nous, c'est le précieux, l'irrésistible instant. Là, sous ses yeux, sont étalés tous ses trésors. Comment s'empêcherait-elle de les voir ? Comment son esprit et son cœur n'en subiraient-ils point l'impérieuse et suave fascination ? Comment l'émotion et la reconnaissance ne commanderaient-elles pas à toute son âme ! . . . Il nous faut la grâce divine ? Elle en possède la plénitude ! . . . Un regard de Dieu sur nous, l'amour de Jésus, les lumières ou la force de l'Esprit-Saint ? Mais, c'est cela, bénie entre toutes les femmes, le Seigneur — Père, Fils et Esprit — est avec elle ! . . . Jésus, c'est le fruit même de ses entrailles ! . . . Avec l'ange, nous lui avons rappelé des titres ineffables. Et aujourd'hui, depuis des siècles, ce sont là des choses

réalisées, “ des faits ”. Incontestablement, voilà son rôle : elle est la Mère de Dieu, elle est aussi la reine de sa maison, qui est l'Église. C'est elle qui gouverne, elle qui administre, elle qui distribue. Il a tout remis entre ses mains.

La même raison qui nous fait louer Dieu, parce qu'il est tout, nous fait aussi lui demander toute choses, parce que nous ne sommes rien, et que nous n'avons rien que de son infinie bonté.

Et c'est, d'ailleurs, une loi expresse de sa volonté, que, pour avoir, nous demandions. “ Demandez ”. Le terme est formel et catégorique. La promesse ne l'est pas moins : “ Et vous recevrez ”. Combien ce commandement est doux, et comme il procède bien du meilleur, infiniment, de tous les cœurs, de celui de notre Père qui est dans les cieux !

Et c'est exactement l'ordre que nous suivons dans “ l'Ave ”.

Après s'être complu, dans le commencement, à exalter Marie, notre humilité se change maintenant en une force de confiance qui commande, à la fois, et qui supplie : “ Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous, pécheurs ! ”

Ah ! si notre âme frémissait comme l'âme de ces accents ! . . . Mais, de même qu'au ciel les anges et les saints prient et ne demandent pas, — du moins pour eux-mêmes, la contemplation et l'adoration et l'amour de Dieu les fixant et les abîmant dans une extase éternelle, — de même nous, les pauvres humains, par un douloureux renversement, nous demandons, pour ainsi dire, sans cesse, et ne prions presque jamais. Je veux dire que notre esprit et notre cœur ne montent pas jusqu'à Dieu. Nous prions mal, avec toutes les fenêtres de notre esprit et de notre cœur ouvertes sur le monde, et parfois comme en le convoitant.

En vérité, c'est à nous fort bien de demander, et nous devons le faire pour obéir à Dieu. Nous devons le faire, pourtant, de la seule façon qu'il veut.

Or, pourquoi demander, si nous n'avons assez d'humilité pour reconnaître notre misère, notre faiblesse et notre néant ? . . . Et si la sainte confiance, cette assurance aimante en la puissance, en la bonté, en la sagesse aussi de Dieu, ne remplit notre cœur, comment, encore, obtenir ?

Voilà donc les grandes qualités de la prière. Ce sont comme deux extraordinaires leviers, dont la puissance mystérieuse bouleverserait facilement le monde, et qui vont tous les jours jusqu'à remuer le ciel et ébranler le cœur de Dieu lui-même... Dès longtemps, la science présomptueuse demande un point d'appui, et se promet de soulever le monde. Les meilleurs amis de la science ne peuvent s'empêcher de sourire à cette prétention extravagante. Mais, pour nous, chrétiens, qu'à cela ne tienne, ce point d'appui merveilleux, nous l'avons. Il est le plus assuré et le plus ferme qui se puisse rêver. C'est la parole même de Dieu, cette parole qui dit d'elle-même : " Les cieux et la terre passeront, pas la plus petite lettre de moi-même ne passera " . . . Or, voici notre point d'appui : " Le royaume des cieux souffre violence, nous dit Notre Seigneur, et il n'y a que les violents qui l'emportent ". Cela est littéralement vrai de la prière comme de nos actions. Il y a les assauts de la foi qui emportent tout, et nous tenons pour assuré que si Dieu nous dit : " Demandez et vous recevrez ", sa parole ne se démentira pas.

Eh ! bien, dans ce petit " Ave ", précisément, si cher aux humbles, et si dédaigné des superbes, j'en trouve encore le vivant modèle de cette prière des ardents dans la foi.

Ecoutez-en, d'abord, l'humilité profonde. Pas un seul mot, là, n'est perdu.

" Sainte Marie, mère de Dieu " . . . Voyez avec quel respect et quelle vénération nous la prions. Pour elle, elle est sainte excellemment. Et puis, une mère, la plus honorée infiniment de toutes les mères, la Mère de Dieu ! . . . Nous, nous ne sommes que des miséreux, devant Dieu rien du tout, et devant elle, ce chef-d'œuvre de ses mains, presque rien, de pauvres blessés, des malades, " des pécheurs " ! . . . Vous êtes toute belle, toute pure, toute sainte, ô Marie ! C'est à vous, désormais, d'intercéder pour vos enfants, et de répandre à profusion sur nous l'abondance des dons divins. Pour vous, ô Mère de Dieu, c'est votre rôle, en vos mains vous tenez tout, et notre affaire, à nous, c'est de vous prier.

Mais, toute notre confiance, aussi, repose en Marie.

" Priez pour nous " . — Nous allons droit au but, sans détour, sans crainte, sans la moindre hésitation, avec force et fermeté. . . . Car, au fond, après cet infini et ce mysté-

rieux de l'amour divin, n'est-ce pas aussi à notre faiblesse, à notre misère, à notre prévarication elle-même, hélas ! que vous devez aujourd'hui et votre maternité divine et toute votre gloire ? Entendez-nous. C'est du fond de l'abîme, et en nous réclamant, pour ainsi dire, des profondeurs insondables où le péché nous a précipités, que, maintenant, il nous est donné de crier vers vous. Vous devez à notre déchéance — honteuse, en vérité, mais à elle cependant, — d'être ce que vous êtes, ô Mère de Dieu ! Aussi, notre confiance ose monter jusqu'à l'audace. De suppliante, elle devient en quelque sorte impérieuse. Si nous sommes des clients, nous prétendons bien, aussi, et avec fondement, être des . . . créanciers !

Nous avons confiance, et nous voulons être entendus tout de suite, "maintenant". Infinis et pressants sont nos besoins. Le temps et l'éternité se disputent notre intelligence, notre volonté, notre cœur, toute notre âme. Notre vie est traquée et harcelée sans cesse par tant de nécessités ou d'épreuves, qui, parfois, nous angoissent. Et il y a, encore, autour de nous, toute une couronne d'êtres aimés dont la cause nous est chère, ou se confond même avec la nôtre.

Nous voulons être entendus, surtout, "à l'heure de notre mort". La misère nous suit jusqu'au tombeau, tout nous menace et se tient prêt à nous trahir, nous nous trahissons, hélas ! nous-mêmes tous les jours. À l'heure suprême, la lutte va devenir plus inégale encore. Nous y verrons moins, et, moins encore, nous saurons vouloir sous tant de traits de la souffrance, et peut-être, de la tentation. L'esprit mauvais sera là redoutable, plus redoutable que jamais. Si nous allions défaillir ! ô Marie, Sainte Mère de Dieu, priez pour nous à cette heure lugubre et suprême. Soyez avec nous ! Celui-là est le serpent dont vous écrasez la tête . . .

J'ai essayé de dire la grandeur de la louange, et la puissance de l'invocation qui éclatent dans un tout petit "Ave", et, par une trahison glorieuse, suffiraient déjà à nous en révéler l'origine angélique et divine ; j'ai essayé de dire l'humilité parfaite, et l'intrépide élan de foi qui, sur des ailes de feu, enlève tout de suite vers le Ciel cette admi-

rable prière, et, plus rapide que l'ange, la rapporte, comme un trait d'amour victorieux, au cœur même de Dieu d'où elle sort.

Je voudrais, en terminant, rappeler combien cette virgine prière est, par excellence, comme la supplique universelle. Je dirais qu'elle est à ce point de vue, comme un merveilleux "blanc de prière", ouvert immense comme l'infini bonté de Dieu. Rien n'y est particulièrement mentionné, et c'est pour cela qu'elle est la prière de tous et la prière pour tout.

L'Église, dans sa sagesse, l'a voulu ainsi. Puisque Marie est, sans restriction, la Mère de tous les chrétiens, sa maternelle sollicitude ne peut aussi que s'étendre à tous, et embrasser tous nos besoins. Sa puissance et sa bonté couvrent le monde. Les Saints, isolément, ont sur le cœur de Dieu quelque pouvoir particulier ; mais, pour Marie, tous la prient, grands et petits, pauvres et riches, puissants et faibles, en tout temps, pour toute grâce. Elle est vraiment la "toute puissance suppliante". "Sainte Mère de Dieu, priez pour nous" ! C'est la formule de tous.

Ainsi donc, aimons mieux le Saint Rosaire, en appréciant mieux ses beautés et ses enseignements. Agenouillés en paix aux pieds de Marie, ou bien, comme des soldats, où que ce soit, debout dans la vie, disons-le ardemment, n'oubliant plus qu'au Ciel nous avons cette Mère admirable, Mère pleine de grâce, avec qui le Seigneur est, en qui même il habite. Par elle, comme il nous sera facile désormais d'être, nous aussi, avec Dieu, et qu'il soit avec nous !... Une Mère, voyez-vous, bénie entre toutes les mères !... Au paradis de Dieu sur terre, c'est-à-dire dans l'Église, et dans son paradis, aussi, du Ciel, arbre de vie véritable, dont le fruit béni, Jésus, sans tromper jamais, nous rend vraiment semblables à Dieu !

"O Marie, Sainte Mère de Dieu, oui, priez donc bien pour nous, pauvres pécheurs, maintenant, — en cette vallée de larmes où s'écoule notre vie, — et puis, surtout, vous l'aurore, l'étoile du matin, la lumière resplendissante entre toutes les œuvres de Dieu, dissipez toutes ces ténèbres et ces illusions, au moment difficile et sombre de notre mort".

FR. PAUL DESJARDINS.

des fr. préch.

LES LIVRES



Il y a quelque mois, on a fondé, à Québec, une société dite de “ La Propagande du Livre ”, qui a reçu déjà beaucoup d’encouragements et des approbations flatteuses. Ce sont les rédacteurs de *La Vérité* qui semblent avoir eu l’initiative de cette entreprise, et qui, en tous cas, en ont la direction, — ce qui nous évite la peine d’insister pour prouver que c’est de la propagande du bon livre qu’il s’agit. Ce ne serait pas davantage la peine de prendre le temps de montrer que l’œuvre est excellente, que travailler par tous les bons moyens à répandre les bons livres est une œuvre de bienfaisance ; je me contenterai de dire que c’est, au Canada, une œuvre opportune et nécessaire.

On parle beaucoup, parmi nous, d’éducation, et surtout d’éducation littéraire. On en parle bien différemment, tantôt pour dire que nous n’en avons pas, ou presque, et que nos méthodes d’enseignement ne sont pas propres à nous la donner, et cette manière s’appelle “ le dénigrement ” des siens ; tantôt pour dire que nous en avons ce qu’il nous est possible, à l’heure qu’il est, d’en avoir, et que, si nous sommes susceptibles de l’acquérir, nous le pouvons parfaitement avec nos méthodes actuelles, — ce qui paraît bien être la vérité. Je ne veux pas, aujourd’hui, prendre parti dans cette dispute. Mais comme tout le monde est d’accord, je le crois, sur un point, à savoir que pour avoir le goût des lettres il faut commencer par les connaître, et donc d’abord faire connaissance avec les livres, je me bornerai, à propos de ce truisme, à rapporter quelques constatations, en y ajoutant les réflexions que suggèrent les faits.

Constatons, premièrement, que les petits canadiens apprennent trop tard, en général, s’ils arrivent jamais à

l'apprendre, ce que c'est qu'un livre, — j'entends, non pas des pages imprimées réunies sous une belle couverture, mais la pensée, l'expérience, la vie, que renferment ces pages, et qui peut les intéresser, les instruire, les amuser, les passionner, tout comme leurs aînés. Leur curiosité, éveillée sur bien d'autres points, est à peu près nulle sur celui-là ; c'est de la curiosité plutôt des sens que de l'esprit, ou encore, si l'on veut me permettre cette petite distinction, il n'y a chez eux que de la curiosité, et point de studiosité. S'ils ouvrent à l'occasion quelque livre, qu'ils n'ont pas cherché, qui leur est tombé accidentellement sous la main, ce ne sera que pour y regarder hâtivement les images. En somme, ils sont, pour la plupart, totalement indifférents à l'endroit des livres. Il suffit, pour s'en convaincre, d'en présenter un à des enfants de douze ou quinze ans. Leur première impression en sera une toute de désappointement ; ils vous sauront à peine gré de votre générosité, tant ils regretteront qu'elle se soit égarée sur un choix aussi éloigné de leurs goûts. C'est pour eux, ce qu'est pour leurs mères le bibelot : un luxe. Et ils le relègueront sur l'étagère, avec les bibelots. On peut bien regretter qu'ils n'en fassent pas un usage plus pratique, mais, vraiment, on ne saurait leur en vouloir. Pourquoi exigerait-on qu'ils devinent la fonction de cet être si mystérieux pour eux, la source inépuisable de jouissances qui se trouve cachée dans ses pages, les joies toujours nouvelles et toujours plus profondes que leur procurerait ce muet et sévère compagnon ? Ils ont appris leurs jeux, ils doivent aussi apprendre les livres.

Ferai-je injure à quelqu'un en disant qu'en dehors des maisons d'éducation, et, en général, de l'école, on se préoccupe assez peu de faire connaître les livres et de les faire aimer des enfants ? Ce ne seront pas, au moins, je l'espère, les parents qui se plaindront de mes paroles ; je le regretterais, car c'est à eux surtout que je veux m'adresser, non pas précisément pour leur faire des reproches, — mais presque, — et en tous cas pour attirer leur attention. Je ne prétends pas, d'ailleurs, les condamner tous, et n'admettre aucune exception ; mais je prie ces exceptions de vouloir bien me laisser m'adresser à la masse, et je suis sûr qu'à la fin ils seront de mon avis contre la masse, non parce que je les aurai flattés en leur faisant une place réservée, mais parce que j'aurai contribué peut-être, à répandre une pratique qui leur est chère.

Il faut reconnaître que dans nos collèges et nos couvents on s'applique à faire prendre aux enfants goût aux livres, à leur en donner le culte, et un culte raisonnable et raisonné. Chacun sait que les bibliothèques peut-être les plus belles et les plus riches du Canada-français se trouvent dans ces institutions. On sait moins qu'elles ont été formées pour l'avantage des élèves, — qui peuvent en user, quand ils le veulent, — aussi bien que pour celui des professeurs. Et je ne serais pas éloigné de croire que ce fut, pour un grand nombre, une véritable révélation, quand ils apprirent par la plume d'un étranger, que " telle bibliothèque de couvent, fort intelligemment composée, rend service ", non seulement aux élèves de l'institution, mais même " aux plus sérieux travailleurs de la ville, et pourrait sans doute rivaliser avec celle de plus d'un de nos lycées (français) de jeunes filles " (1). On dira qu'il n'y a là rien qui ne soit tout-à-fait dans l'ordre naturel des choses, que le contraire serait précisément ce qui nous déconcerterait, que l'on se représenterait mal des ouvriers intellectuels sans leurs outils, et de très-bons et de très nombreux. Il n'est pas superflu, cependant, de rappeler ces faits, qui paraissent si simples à l'énoncé ; on les oublie trop souvent, ou l'on fait mine de les ignorer.

Et nos étudiants non seulement ont des livres à leur disposition, — et des modernes, puisqu'on y tient tant, avec des anciens, et beaucoup de français parmi, je le dis pour des gens qui ne devraient certainement pas l'ignorer, — mais ils ont encore, ce qui est incalculablement plus précieux, la direction pour apprendre à les bien lire. La vie intellectuelle n'existe, en somme, pour les jeunes, que dans ces milieux, quel que soit, d'ailleurs, le jugement que l'on porte sur cette vie. Il ne s'agit ici que de constater des faits, qui, rien que comme faits, ont déjà une très grande valeur, et que l'on n'empêchera jamais d'être des faits. Et si l'on voulait savoir quelle est la nature et quels sont les résultats de cette culture que l'on donne, dans nos couvents, par exemple, on n'aurait qu'à le demander à ceux qui viennent ici nous " découvrir ", et qui ne peuvent pas ne pas admirer " l'extraordinaire ouverture du couvent canadien ". " Il ne laisse point passer dans les grandes villes un étranger ou une étrangère occupés des choses de l'esprit sans les presser

(1) M. Louis Arnould : *Correspondant* du 25 oct. 1906.

de venir, accompagnés de leur famille et de leurs amis, prendre la parole dans ses murs, en leur préparant une charmante petite fête littéraire ou musicale"; "et tel grand couvent montréalais, par sa réception régulière de quinzaine, assure la perpétuel contact entre les jeunes pensionnaires d'une part, et, de l'autre, "le monde" avec ses grands courants intellectuels français". Et ces étrangers reconnaissent que "l'intelligence et la largeur de ce régime se sentent à la remarquable ouverture d'esprit chez les femmes catholiques du Canada" (1). Et l'on n'aurait, d'un autre côté, pour se rendre compte du travail qui peut se faire dans nos collèges, qu'à se souvenir que l'Association catholique de la jeunesse, qui est en train de faire une très belle œuvre, et intellectuelle autant que morale et religieuse, est sortie d'une Académie de collègue, et qu'elle est due à l'initiative d'un professeur de littérature.

Mais nos écoles, grandes et petites, font plus qu'inspirer aux jeunes et développer chez eux l'estime pour les livres; elles les propagent en les distribuant. Et les livres que l'on offre dans ces distributions, en particulier dans les collèges, sont doublement livres de prix, et parce qu'ils sont la reconnaissance, à la fois, et la récompense d'un travail persévérant, et parce qu'ils ont une réelle valeur intrinsèque. Plus d'un jeune homme fait ainsi, pendant ses années d'études, une abondante et excellente moisson d'ouvrages sérieux, de belles et complètes éditions des maîtres de la langue française, ouvrages et éditions qui ne dépareront jamais sa future bibliothèque, s'il a toutefois, plus tard, le goût et les moyens pour s'en composer une. Quelques esprits, je le sais bien, trouvent que toute cette littérature qui se distribue dans les collèges, n'est pas d'une grande valeur, puisqu'elle n'est pas "indépendante", puis qu'il se rencontre, parmi tant d'auteurs, bien plus de classiques que de modernes dilettantes: ce qui ne change rien à la valeur de ces livres, ni à l'excellence de l'œuvre que font les maîtres en les distribuant à leurs élèves.

Il semble que tous ces faits, — et rien que ces faits, — nous obligent à reconnaître, si nous voulons être justes, que le collègue et le couvent canadiens, et l'école aussi, font bien tout ce que leur permettent les circonstances pour donner à

(1) M. L. Arnould. *Ibid.* cf. Th. Bentzon: *Au Canada: L'Éducation de la société*. Rev. D. Mondes, 15 février 1898.

la jeunesse le goût de l'étude, en la mettant en contact avec les livres. Ils ne le font pas avec " agitation " et pour détruire, comme certaines gens le voudraient, mais avec " esprit de suite et une persévérance ardente ", croyant, avec raison, qu'il y a moins à " réformer " qu'à développer ce qui est déjà établi.

Et l'on ne pourrait assurément pas en dire autant de nos familles. Pour celles-ci, elles ne se sont guère mises à l'œuvre, jusqu'à maintenant, et ne paraissent pas encore avoir envie de s'y mettre. Elles laissent toute la besogne à l'école et au maître, avec une espèce de conviction qu'elles n'ont rien à voir par elles-mêmes à l'instruction de leurs enfants, — et si peu à l'éducation ! — ce qui est une grande erreur, entretenue par une coupable apathie. Cette erreur ne nous est pas particulière, à nous, Canadiens ; elle se retrouve ailleurs que chez nous, chez tous ceux qui, comme nous, sont formés à compter sur les pouvoirs et les services publics, sur les annexes de la famille, pour remplir des fonctions que la famille ne peut pas, cependant, abdiquer.

Le devoir des familles, ici, est de s'intéresser directement et activement au travail intellectuel des enfants, pendant leurs longues années d'études, de créer autour d'eux une atmosphère favorable au plein épanouissement de leurs facultés. Même les plus travailleurs et les plus avancés, parmi les écoliers, ont besoin que la sympathie des parents, et leurs leçons, s'ajoutent aux leçons et à la sympathie des maîtres, pour que l'instruction qui leur est donnée ne soit pas un pur dressage, mais une véritable éducation, dans le vieux et plein sens de ce beau mot. Que dire des plus petits, des commençants, des moins bien doués, quand ce secours leur manque ? Ils ne connaissent le livre que par ce qu'ils en voient à l'école, — et le livre représente pour eux toute la vie de l'esprit ; — et comme à l'école le livre se trouve intimement associé à une chose qui ne leur plaît guère encore, qui leur coûte, le travail, que souvent il est pour eux la cause de bien des chagrins, qu'ils n'ont avec lui la plupart du temps que des rapports pénibles, les privant d'autres relations ou occupations attrayantes, il arrive tout naturellement que l'idée de supplice s'associe dans leur esprit à celle du livre, et qu'ils en viennent à ne plus regarder celui-ci qu'avec dégoût. Ils n'apprennent pas ainsi à

l'estimer, mais à en avoir l'horreur, horreur qui éteint souvent en eux jusqu'à l'ambition même de savoir.

Or, ce secours, que réclament les esprits encore neufs et ceux qui sont déjà en train de se développer, ces encouragements, cette sympathie, ces lumières, nos familles ne les leur donnent pas, — je parle toujours du plus grand nombre. Il n'y a pas, chez nous, entre les parents et les enfants, communion des esprits ; ils vivent isolés, intellectuellement, les uns des autres, — ce qui est à la fois un malheur et un danger. Ils ne prennent contact que par l'extérieur, pour ainsi dire, et superficiellement ; il n'y, entre eux, que de la familiarité, au sens large et premier du mot, et point de réelle intimité, et aussi n'arrive-t-il que très rarement qu'ils se comprennent et se connaissent parfaitement. Et qui aura à souffrir davantage de cet état d'isolement, si ce ne sont les enfants ?

On l'a constaté, déjà, parmi nous. " Les parents l'oublient trop souvent : ce qui se dit à la table paternelle et autour de la lampe dans les veillées, en commun, voilà la semence qui, plus que les leçons de l'école, germe dans l'esprit des enfants et porte des fruits. Pourquoi les fils et les filles d'hommes intelligents, et eux-mêmes sujets brillants à l'école, oublient-ils tout ce qu'ils ont appris et sont-ils souvent empêchés de faire leur chemin dans le monde aussi bien que d'autres ? C'est que l'atmosphère de la famille en est une d'abrutissement pour eux ; c'est qu'en dehors des études théoriques de la classe, rien d'intellectuel ne tient leur esprit en éveil ". C'est ainsi que s'exprime une femme du monde, (1) et l'on peut espérer qu'il se rencontrera des pères et des mères assez éclairés et assez sincères pour ne pas refuser d'avouer qu'elle a raison.

Joignez à la conversation sérieuse l'usage intelligent et assidu du livre, et vous aurez ce que nos familles ne semblent pas avoir encore trouvé, le secret d'une vie d'intérieur profitable aux jeunes, autant qu'elle leur est indispensable. Ce sont là, au pouvoir des parents, les deux plus puissants facteurs naturels de l'éducation. Quels plus précieux auxiliaires, en effet, pourrait-il y avoir pour " élever " les enfants ? Quels moyens meilleurs, et l'on devrait dire uniques,

(1) MME DANDURAND, dans un petit livre sur *Nos Travers*, où beaucoup de pères et de mères, et leurs enfants aussi, trouveront de très opportuns sujets d'examen et de sérieuses méditations. cf. *La conversation*.

de faire entrer dans leur esprit, de mettre dans leur cœur, des idées, des principes, des sentiments qui les sauveront de la "jaunisse morale" et de l'apathie intellectuelle ; de former leur jugement, de les rendre sages en les appliquant aux pensées sérieuses, en leur apprenant à modérer des passions turbulentes et à user utilement et noblement de leur temps ; d'élever, enfin, bientôt le niveau des relations familiales, et d'y faire trouver à la fois par les parents et par les enfants un profit plus solide et un charme plus grand ?

Ajouterai-je encore une autre observation ? Il y a, dans les demeures anglaises et américaines, — et non pas seulement chez les riches, mais aussi chez ceux qui ne jouissent que d'une aisance relative, — une pièce à laquelle on donne un nom, qui rappelle, à peu près, ce que nous appellerions, chez nous, un cabinet de lecture. On y rassemble tout ce qui intéresse l'esprit : des livres d'abord, puis des peintures, des sculptures. C'est comme un petit sanctuaire intellectuel, où tout est pâture d'intelligence, et où tout invite au recueillement et à l'application de l'esprit. L'intention de ces gens est manifestement marquée : il leur faut un milieu intime où ils puissent se retirer pour se livrer à l'occupation des choses de l'esprit, parce qu'il y a place dans leur vie d'intérieur pour cette occupation.

Manifestement aussi, cette pièce ne fait pas encore partie nécessairement d'une demeure canadienne, — et nous ne connaissons guère que le "bureau privé" des hommes de profession. — Même nos fortunés s'en passent facilement ; c'est un luxe qu'ils n'ambitionnent pas d'avoir. Les femmes pensent plutôt au double et au triple salon, et les hommes à la tabagie, les uns et les autres au boudoir, où l'on flâne en bavardant. Mais à peu près personne ne sent le besoin d'une "bibliothèque", parce que dans les réunions intimes de la famille l'on passe son temps à toute autre chose qu'à l'étude ou à la lecture en commun. Le cabinet de lecture domestique ! voilà une institution que nos anglomanes feraient bien d'imiter de leurs chers modèles, — plutôt que leurs sports et leurs clubs, — et de travailler à introduire parmi nous ; ce serait une intelligente et patriotique manière de se montrer "supérieurs".

Et, enfin, le livre est appelé, de plus en plus, à combattre un grand ennemi de la famille : le journal. — Et l'on

comprend bien, je pense, sans que j'aie besoin de m'expliquer davantage, quel est celui que j'entends désigner ici, puisqu'on ne saurait me prêter l'intention de vouloir faire la guerre au " bon " journal.—Il a été dénoncé souvent, cet ennemi, il l'est encore constamment, et il faudra le dénoncer encore longtemps, semble-t-il, avant que les pères et les mères consentent à ouvrir les yeux sur les dangers qu'il fait courir à leurs enfants, sur le mal qu'il leur cause ; c'est une raison d'y insister chaque fois que l'on en a l'occasion.

Disons, en deux mots, qu'il n'y a rien de plus inutile et de plus pernicieux, à la fois, pour les enfants, que de lire le journal. Touffu, indigeste, mal rédigé, sans ordre, sans art, — hélas ! est-il besoin de le dire ? — sans souci même, souvent, du sens moral, que peut-il leur offrir de bon ? Rien. Il gâte leur goût, il les rend superficiels et paresseux, il corrompt leur esprit, et souvent leur cœur. Et cependant, les jeunes résisteront-ils à la tentation de le lire, quand on le leur met journellement sous les yeux ? On sait trop avec quel fiévreux empressement ils repoussent bien loin leurs livres, pour se jeter, littéralement, sur le journal ; il faut le lire : c'est curieux, c'est facile, et c'est vite fait. L'esprit a reçu, pour ce jour-là, une ration suffisante, et l'on se croit grand clerc, surtout à quinze ou vingt ans, — et souvent même à quarante, — quand on a dévoré les douze ou les vingt-quatre pages d'un monstrueux quotidien. Ainsi naît et s'entretient la plus dangereuse de toutes les formes de la paresse, celle qui retient son sujet dans un état d'infériorité, et le rend à la fois misérable et vulnérable : la paresse intellectuelle. C'est celle que l'on devrait combattre chez les jeunes, avec le plus de persévérance ; c'est pourquoi il faut éloigner d'eux les journaux, et leur substituer les livres. On le fait dans les collèges ; mais les parents, — qui s'en louent, j'imagine, qui se plaindraient, et avec infiniment de raison, si l'on ne le faisait pas, — ne manquent pas d'exposer tous les jours les enfants, sous prétexte, apparemment, que ceux-ci sont à la maison, à la perte de temps et à la mauvaise discipline qu'ils condamneraient au collège.

Mais ce n'est encore là qu'un moindre mal ; il s'en produit un autre incomparablement plus grand. Le mauvais livre s'introduit difficilement dans une famille bien organisée ; le journal mauvais, mais qui sait calculer ses attaques, tempérer ses audaces, mesurer les doses de son poison, est

ouvertement reçu, et avec lui entrent les mauvaises doctrines, les mauvais exemples, les mauvaises lectures, les tentations de toutes sortes, tout ce qui sert, enfin, à démoraliser et à désorganiser une famille. On peut contrôler le livre ; on ne contrôle pas le journal, — les directeurs eux-mêmes, paraît-il, y sont impuissants. C'est un savant mélange d'erreurs, de sophismes, de scandales, qui tombe goutte à goutte, persévéramment, sur l'âme de chacun dans la famille, et qui l'attaque, la corrompt, et souvent la tue. Et si l'on n'est pas le maître du travail qui se fait dans les âmes, on ne peut ignorer cependant qu'il s'en fait un, et l'on doit veiller, pour autant que cela dépend de soi, et surtout quand on en doit porter la responsabilité devant Dieu, à ce que ce travail soit toujours sain et dirigé dans le sens de la vérité et du bien. C'est ce que ne comprennent pas, malheureusement, les parents qui laissent des journaux, et n'importe lesquels, aux mains des enfants. Qu'ils mettent donc des livres à la place de ces journaux, qu'ils en mettent beaucoup et de toutes sortes, pourvu qu'ils soient bons, qu'ils en mettent autant qu'ils le pourront ; ce qu'ils dépenseront dans ce but leur sera cent fois rendu.

Certes, je ne veux pas faire croire, que le salut viendra des livres, ni que ce sont les livres seuls qui feront des jeunes canadiens et canadiennes des femmes et des hommes parfaits ; il leur faut aussi, et peut-être surtout la vie, et une vie profondément chrétienne, les traditions saines, les bons exemples, une direction ferme et éclairée. Mais il reste toujours vrai que quelques idées, et même beaucoup, puisées dans de bons livres, ne leur seront pas inutiles pour bien interpréter la vie elle-même, pour la "critiquer", et l'orienter dans un sens élevé, noble et chrétien. C'est ce que l'on a toujours pensé, et ce serait peut-être moins que jamais aujourd'hui le temps de dire qu'on a eu tort.

Nos familles ont donc beaucoup à faire pour le livre, et c'est un grand service que l'on leur rend quand on vient le leur offrir, et c'en est un singulièrement opportun. Nous avons besoin d'étendre et de développer nos connaissances, dans tous les domaines ; il y faut de l'étude, et les parents ont le devoir de la favoriser à la maison, tandis que les maîtres la dirigent dans les écoles.

Il est donc juste de souhaiter à " La propagande du livre " un très grand succès, puisque c'est non seulement marquer de la reconnaissance pour une patriotique entreprise, mais encore se réjouir à l'avance des excellents résultats qui devront s'en suivre pour une multitude d'âmes.

fr. M.-D. LAFERRIÈRE.



PETITES MÉDITATIONS

LA LAMPE DU SANCTUAIRE



QUAND le Fils de l'Homme reviendra, pensez-vous qu'Il trouve encore la foi dans les âmes?....

* * *

Lampe sacrée, je t'aime — quelle âme Chrétienne ne t'aime pas — et surtout à l'heure paisible où j'apporte au Maître l'hommage d'une journée de labeur.

De l'agitation de ce siècle, je passe à la quiétude des choses durables, éternelles.

La nuit, dans la nef assombrie, tombe des voûtes, sort des murs, monte et flotte au ras du sol. Les dernières rougeurs du couchant découpent, en écrans de lumière stérile, les vitraux géminés. Pareille à notre foi qui s'exalte durant l'épreuve, c'est le moment de ta splendeur et de ta joie : modestement, sur les bosselages de ton bassin d'argent, ton reflet danse ; et toute ta clarté s'élève, diffuse, jusqu'aux ogives lointaines.

Oh ! dans l'ombre et dans la paix, que de douces réollections où tu tiens ta place. Les âmes saintes, te prêtant sans efforts leur désir de se consumer aux pieds du Maître dans l'humilité, le calme et la ferveur, envient ton rôle, ô lampe du sanctuaire, et te délèguent à la garde d'amour qu'Il ne leur permet pas de monter plus longtemps.

— Quand le Fils de l'Homme reviendra, pensez-vous qu'Il trouve encore la foi dans les âmes ? . . .

* * *

Lampe du sanctuaire, intime habitude de notre piété, tu es le signe et le symbole de la Présence Réelle, comme autrefois sur l'arche d'alliance la colonne lumineuse dénotait la majesté redoutable du DIEU vivant ; mais humble et douce, ainsi qu'il convient sous la loi d'amour, ta lueur nous attire vers le divin Prisonnier.

Combien de fois, enfants guidés par nos mères jusqu'au pied de l'autel, nos regards ne se sont-ils pas fixés sur le mystère de ton inextinguible vigilance ? Nous ne savions pas encore quel mystère plus suave d'indéfectible tendresse tu nous disais être caché derrière le Voile de Soie.

Combien de fois, provoquant notre amour dès le seuil de nos églises, ta flamme vacillante, sentinelle rougissante et timide, ne nous a-t-elle pas murmuré depuis : " IL EST LÀ " ? . . .

— Quand le Fils de l'Homme reviendra, pensez-vous qu'Il trouve encore la foi dans les âmes ? . . .

* * *

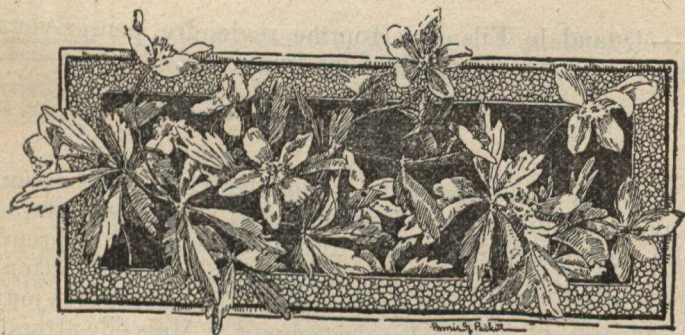
Une fois l'an, impatiente de clore les Trois Jours de son veuvage sacramentel, la Femme forte allume sa lampe, qu'elle ne laisse pas éteindre durant la nuit. Elle prend avec soi l'huile douce et pure, et prolonge sa veille, attendant son Fiancé. Quand viendra-t-il ? Elle ne sait ni le jour ni l'heure ; nul esprit créé ne les connaît. Mais elle attend.

Que ce soit à la mi-nuit, au chant du coq, à l'aube émue et purpurine, elle sera prête. Si parfois elle s'assoupit, si elle dort, son cœur veille et sa lampe ne s'éteint pas. Elle rêve, la Vierge sage, elle rêve au festin nuptial : " Alors il n'y aura plus de plaintes, plus de sanglots, et non plus aucune douleur, parce que *les choses premières* seront passées — le monde et sa concupiscence. — Alors elle n'aura plus besoin de la lumière du soleil pendant le jour, ni de flambeau durant la nuit, parce que *l'Agneau lui-même sera sa lampe, sa clarté, sa splendeur* " .

Elle dort, mais son cœur veille ; elle épie la grande clameur : ECCE SPONSUS VENIT : Voici ton Époux, ô ma sœur fiancée, mon Église unique et immaculée, Voici ton Époux qui vient.

— Quand le Fils de l'Homme reviendra, pensez-vous qu'Il trouve encore la foi dans les âmes ?....
Venez, Seigneur Jésus.

FR. VALENTIN M. BRETON, O. F. M.



CHRONIQUE

LA SITUATION RELIGIEUSE EN FRANCE. — L'opinion publique achève de se fixer au sujet de la crise actuelle en France. La sentence portée par ce juge terrible et inflexible, — que l'on n'a pas réussi, en somme, à corrompre, cette fois, — n'est guère favorable à la conduite du gouvernement de la République ; elle en est, tout au contraire, une condamnation indignée, et la flétrissure en restera pour toujours attachée au nom de ce régime d'intolérance et de fanatisme. Le monde chrétien ne peut pas supporter qu'au vingtième siècle le peuple de l'esprit et de la sociabilité en revienne, sur la propriété, à des idées de primitifs, sur les droits des citoyens, à une morale de marchands d'esclaves, et sur la liberté de conscience, à la brutale doctrine d'un disciple de Mahomet. C'est un spectacle auquel l'histoire de ce peuple l'avait déjà, il est vrai, quelque peu habitué, mais qui lui inspire toujours le même étonnement, la même douleur, et le même dégoût ; le monde en laisse échapper l'expression, et il a raison.

On cherche en vain, en dehors des loges, quelques esprits supérieurs qui accordent leurs suffrages à ce système de persécution. Même en France, les plus dévoués à la République, — celle qui pourrait, au moins qui devrait, être, et non pas celle qui est, — ne peuvent pas ne pas se sentir humiliés de la situation présente faite à leur pays, et alarmés des troubles que leur réserve l'avenir. Ils en rejettent la faute, toute entière, en somme, sur le gouvernement, en reconnaissant qu'il a manqué de ce que, certainement, il est indispensable d'avoir, quand on est gouvernement, le sens politique ; qu'il en a manqué au point de se montrer tantôt brutal, tantôt puéril, toujours maladroit, et de se mettre continuellement en contradiction avec lui-même ; que cette lacune, aussi regrettable que le manque de bon sens chez un individu, a amené les autres fautes ; et qu'enfin il a manifestement prouvé, — ce dont quel-

ques-uns ne s'étaient pas aperçu dès le début, — qu'il avait perdu la tête.

Pour n'en citer que deux, mais qui, certes, valent la peine d'être entendus, et dont on ne saurait dire qu'ils ne sont pas " indépendants ", je rapporterai le sentiment de M. Anatole Leroy-Beaulieu, et celui du nouveau directeur de la *Revue des Deux Mondes*, M. Francis Charmes.

" Faite contre Rome, écrit le premier dans la *Revue de Paris*, la séparation devait répudier, comme une contradiction et un illogisme, toute relation avec Rome. . . . Elle devait systématiquement ignorer le Pape et la curie romaine, comme elle prétendait ignorer l'Église de France et la hiérarchie catholique. Pour qui se place au-dessus des préjugés de partis et des passions confessionnelles, pour qui désire sincèrement voir la séparation réussir et durer, c'est là, peut-on dire, l'erreur initiale. . . . C'est de cette faute première que viennent la plupart des difficultés présentes. . . . Quand il s'agit d'affaires catholiques, la clef a toujours été à Rome, aux mains du Pontife, qui porte, comme armes parlantes, les clefs de Saint-Pierre. Il en est, à cet égard, du présent, comme du passé ; république ou monarchie, il ne dépend d'aucun gouvernement d'y rien changer, parce que cela tient à la constitution même de l'Église, et que cette constitution, bien autrement ancienne que celle de tous les États, les catholiques la regardent comme divine. Nous pouvons prétendre l'ignorer ; nous ne faisons que compliquer une tâche déjà malaisée, et, en nous la rendant pénible, nous risquons de compromettre une réforme que, avec moins de parti pris et moins d'intransigeance, ont su mener à bonne fin des peuples plus souples et des gouvernements plus pratiques. . . . Tous, un jour ou l'autre, se sont décidés à faire gravir les hauts escaliers du Vatican par des émissaires secrets bientôt suivis de diplomates ou de hauts fonctionnaires en uniforme ".

C'est ce que fera peut-être, quelque jour, le gouvernement de la République, quand il aura, avec d'autres chefs, déposé quelques-uns de ses " préjugés ", et son " intransigeance, et ses " passions, " tout ce qui, en attendant, cause tant de ruines, et pour ses victimes et pour lui-même. Il apprendra à ses dépens, en refaisant l'histoire des persécuteurs, la leçon que ses yeux aveuglés ne lui permettent pas de lire dans l'histoire déjà faite.

“ Qui pourrait dire ce que sera demain ? demande M. Francis Charmes, dans la *Revue des Deux Mondes*. Ce qui se passe aujourd’hui montre déjà, avec une évidence en quelque sorte aveuglante, que tôt ou tard toutes les fautes s’expient, et les premières, au moins dans cette affaire de la séparation, ont été indubitablement commises par le gouvernement. S’il voulait rompre le Concordat, pourquoi n’y a-t-il mis aucune forme ? Pourquoi n’en a-t-il pas conféré avec Rome ? Pourquoi n’a-t-il pas dénoué le lien qui le gênait, au lieu de le briser avec violence ? ” Et cela veut dire, je suppose, si les figures de rhétorique ont un sens, que le gouvernement de la République a forfait à l’honneur, — cet honneur qui était autrefois un bien si précieux pour la France, qu’elle n’hésitait pas à verser des flots de sang pour le conserver ou le venger ; — qu’il a outragé un pouvoir infiniment respectable, et qui n’a jamais été méprisé que par des barbares ou des goujats ; qu’enfin il a, avec une insolence brutale, piétiné les droits de milliers, de millions de Français, et violé, en eux, la justice, la liberté, l’humanité. On ne s’étonne pas après cela, — au moins, si l’on le fait, on se couvre soi-même de honte, — que ce gouvernement rencontre chez le vieillard qui représente cette justice, cette liberté et cette humanité ainsi outragées, et auquel incombe, aujourd’hui comme hier et comme toujours, le devoir de les défendre, “ une intransigeance égale à celle dont il a lui-même donné l’exemple ”. C’est donc la guerre, comme résultat. “ La guerre ! Dieu sait où elle nous conduira : quant à nous nous n’en savons rien. Tant mieux pour ceux dont la conscience pourra leur rendre le témoignage qu’ils ont fait tout ce qui dépendait d’eux pour l’empêcher d’éclater ! ” Et, ce témoignage, ce n’est assurément pas la conscience des chefs actuels de la France qui pourra le leur rendre. Aussi M. Charmes conclut-il : “ Nous ne nous lasserons pas de répéter que la responsabilité initiale et principale des événements de demain revient à ceux qui ont détruit le Concordat sans le dénoncer, et qui ont traité le Pape comme un mythe. S’il a voulu simplement montrer qu’il était autre chose, il n’aura que trop bien réussi ”.

Ce que le Pape a voulu, ce n’est pas tant de montrer qu’il est quelqu’un, — ce dont il avait bien le droit, cependant, — que de rappeler au monde qu’il y a Quelqu’un dans l’Église, et qu’à cause de cette présence, et par elle, l’Église ne peut pas être tuée. Et, avec l’Église, le Pape n’a pas seulement espé-

rance dans l'avenir, il en a l'assurance, et c'est pourquoi il est, non pas intransigeant, mais ferme à défendre les droits et la liberté des enfants de l'Église, qui sont aussi les siens.

Et voilà donc ce qu'en France même, — et non plus seulement dans la protestante Angleterre, — de bons esprits pensent de la conduite du gouvernement de la République. On ne peut guère être plus sévère, tous en restant " modéré ".

Ce n'est pas, pourtant, ce que voulaient nous faire croire nos " grands quotidiens ", qu'on se reprocherait, d'ailleurs, de prendre pour les représentants des bons esprits, des esprits droits et fermes, sur tout pour des indépendants. Il ont dû, cependant, revenir de leur première erreur, quoiqu'ils ne l'aient fait que très mollement, et avec peu de ferme propos. Il leur a fallu s'expliquer sur leur manière embrouillée et fautive de répandre des informations ; et bien qu'ils en aient donné de mauvaises raisons, ou au moins d'insuffisantes, qui sont plutôt des échappatoires que des justifications, le public a été à même de se rendre compte qu'ils auraient bien pu avoir été coupables, puisqu'ils sentaient le besoin de s'excuser.

Mais ce qui vaut mieux, incalculablement, que toutes les opinions communiquées par la presse, c'est une parole ferme, nette, tombant d'une bouche autorisée. Et cette parole, le Canada l'a entendue, et c'est Mgr Archambeault qui l'a dite, avec une grande éloquence, dans la chaire de la Cathédrale de Montréal. Notre devoir est de la recueillir avec reconnaissance, et surtout d'en faire notre profit ; aussi le distingué prélat ne l'a-t-il pas laissé tomber dans un autre but.

Et, d'abord, on doit savoir le meilleur gré à cet évêque d'avoir fait réponse à une question que les esprits catholiques se posent souvent, dans notre pays, surtout quand ils ne sont pas parfaitement au courant de ce qui se passe à l'étranger, question qui les trouble et les scandalise. Elle consiste à se demander comment, dans un pays contenant des millions de fidèles, dont l'immense majorité fait partie de l'Église, où les œuvres chrétiennes sont si nombreuses, et les témoignages des faveurs divines si fréquents, comment, disons-nous, dans un tel pays, la situation faite aux catholiques peut en venir à être ce que nous la voyons aujourd'hui. Et Mgr Archambeault a répondu, avec toutes les réserves qu'exige la vérité, et que la sympathie pour la France, à la fois, et l'amour pour l'Église imposent à un canadien catholique : La France n'est plus

une nation catholique ! Et il l'a prouvé par " d'irrécusables arguments ", qui tendaient à montrer que dans tout ce qui constitue une nation, son gouvernement, ses lois, ses œuvres sociales, et l'esprit général de la population, le sens chrétien a disparu, en France. Et pourquoi le sens chrétien a-t-il disparu, si ce n'est parce que l'on a abandonné les pratiques d'une religion dont on faisait profession ? Et pourquoi l'Église, " de plus en plus attaquée, s'est-elle vue de moins en moins défendue ", si ce n'est parce que les catholiques, sans zèle, ont assisté en spectateurs muets et inactifs aux luttes dirigées contre elle, alors qu'ils auraient dû se lever et se liguier pour soutenir ses droits ? Je ne sais pas à quelle date Louis Veillot a écrit les lignes suivantes, mais ce qui est évident, c'est qu'elles n'ont pas cessé, depuis trente ans, d'être en France, d'une écrasante actualité :

" Je ne crois pas que le monde ait rien vu de pareil. On outrage l'Église ; et nous ne sommes ni fugitifs, ni réduits à nous cacher, ni sans moyens d'agir. Tout au contraire, nous jouissons de nos biens, de notre liberté ; nous exerçons les pouvoirs du citoyen ; nous sommes gaillards et l'arme au bras pendant qu'on l'outrage. Nous regardons faire et nous allons communier. . . . Si on veut y réfléchir, cela est nouveau et cela est effrayant. Je crains moins pour un temple les furieux qui veulent le démolir, que les fidèles qui ne songent guère qu'à leur potage en présence du danger. Ceux-là détruisent vraiment l'Église qui ne lui font pas un rempart de leurs corps, qui ne se font pas massacrer pour la moindre de ses prérogatives. . . . Quand on était chrétien, l'avenir était au ciel ; il n'y est plus ; il est ici, dans les boutiques, dans les négoce, dans les affaires, dans la boue, et pour y arriver on marche sur le crucifix. Il n'y a plus de chrétiens, car il n'y a plus de foi. S'il y avait de la foi, on saurait qu'avec tant de lâchetés on expose son âme, et on verrait ce que nous ne voyons pas : des hommes ! "

Aussi l'on avoue bien, en France, que la défaite est due à la faiblesse, à l'apathie et à la désunion des armées chrétiennes. Les chefs, puissants en parole et en œuvres, ne leur ont pas manqué : Montalembert, Dupanloup, Falloux ; et elles ont avec eux remporté autrefois de belles et précieuses victoires. Mais elles n'ont pas su les suivre jusqu'au bout, d'abord ; puis, elles n'ont pas recueilli les leçons de tactique qu'ils leur avaient laissées. D'autres catholiques, dans des pays voisins, les ont

recueillies à leur place, comme ils l'ont à maintes reprises avoué ; et c'est avec ces maîtres invisibles, et avec des chefs présents et actifs, qu'ils suivaient, qu'ils écoutaient, qu'ils aimaient, que les Allemands, par exemple, sont parvenus à la liberté et même à la puissance politique, d'où sont déchus, pour longtemps peut-être, les catholiques français. Et si le vaillant champion de l'Église, que fut Montalembert, était témoin de l'écrasement d'aujourd'hui, quelle nouvelle confirmation n'y verrait-il pas de ce jugement qu'il a porté autrefois sur les catholiques de son pays : " J'emporterai avec moi dans l'autre monde la conviction que, dans celui-ci, la fatalité, la force des choses et autres fantômes invoqués par les niais, ne jouent qu'un tout petit rôle, et que le triomphe des méchants est dû à leur énergie, à leur résolution, à leur audace, à leur persévérance, si étrangement supérieures à la mollesse, à la paresse de ceux qu'on appelle " les honnêtes gens ! "

Si j'insiste sur ces choses douloureuses, c'est qu'elles comportent une leçon pour nous, et que je voudrais que les catholiques du Canada, qui en ont un très grand besoin, s'appliquassent à la dégager. Il est grand temps que nous soyons avertis des dangers que nous courons, et que nous écoutions la voix de ceux qui nous crient : Gare ! Ces dangers sont de même nature que ceux qui ont si longtemps menacé la France, et auxquels elle a enfin succombé. Et l'on doit ajouter qu'ils ne nous viennent pas d'ailleurs, pour autant que ce sont les ennemis de l'Église qui nous les préparent. Et nous ne souffrons pas d'un autre mal que celui dont ont souffert les catholiques de France ; la parité peut être établie entre notre situation et la leur, — non la présente, mais celle qui l'a préparée, — et il n'y a de différence, entre eux et nous, que du plus au moins.

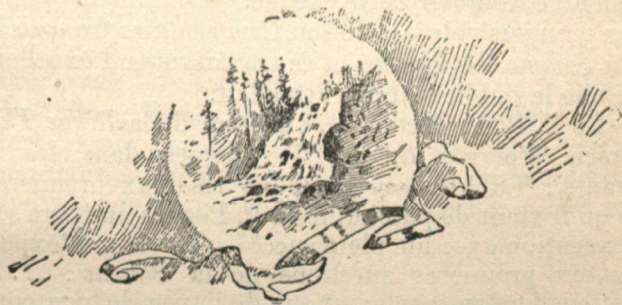
fr. M.-D. L.

MGR ARCHAMBEAULT CHEZ LES DOMINICAINS DE JÉRUSALEM. — On écrit de Jérusalem, à l'*Année Dominicaine*, que le samedi 22 septembre (1905), Mgr l'évêque de Joliette, en pèlerinage aux Lieux Saints, célébra pontificalement la messe de St-Etienne en présence de M. le Consul Général de France et des 250 pèlerins de la Pénitence.

" Le mardi, 25, Sa Grandeur mit le comble à ses bontés en venant partager le repas de la communauté. En réponse aux remerciements et aux souhaits du T. R. P. Prieur, Monsei-

gneur voulut bien nous exprimer son plaisir de se trouver au milieu des Dominicains, pour qui il a toujours ressenti une particulière sympathie. Nous n'en dirons pas les motifs qui sont trop flatteurs pour nous. Pourtant nous ne pourrions passer sous silence les compliments et les encouragements que Sa Grandeur a donnés à l'École Biblique. Cette école, a dit Mgr Archambault, est une œuvre épiscopale, appelée à rendre à l'Église et aux évêques absorbés par des soucis trop grands et trop multiples un éminent service, celui de former des exégètes catholiques, qui sauront tenir le juste milieu entre les témérités des rationalistes modernes et la regrettable immobilité des traditionalistes craintifs.

Après avoir visité en détail la Basilique, les nécropoles et tous les souvenirs de Saint-Étienne, Sa Grandeur nous quitta en nous laissant sous le charme de sa délicate et cordiale simplicité ”.



NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Commentaire français littéral de la Somme théologique de Saint Thomas d'Aquin, par le R. P. THOMAS PÈGUES, O. P.

Le chef-d'œuvre de saint Thomas d'Aquin et de la pensée chrétienne, la *Somme théologique*, n'existait jusqu'ici qu'en latin. On avait bien essayé, dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, de traduire la *Somme* en français. Mais cette traduction, qui n'était qu'une simple traduction, sans explication littérale, était aussi inaccessible que le texte lui-même. Ce qui manquait, c'était un commentaire vivant, en langue moderne, mettant à la portée du public lettré et studieux le chef-d'œuvre de saint Thomas, dans sa vérité lumineuse.

Le R. P. Pègues, des Frères-Prêcheurs, travaille en ce moment à combler cette lacune. Il vient de publier les deux premiers volumes de son *Commentaire français littéral de la Somme théologique*, et ce travail répond excellemment à ce que le public français attendait.

Le T. R. P. Coconnier, directeur de la *Revue Thomiste*, apprécie l'œuvre du R. P. Pègues dans les termes suivants : " S'il faut en juger par les deux premiers volumes qu'il vient de publier, le R. P. Pègues amènera son idée à l'exécution avec un plein succès. Il vient d'exposer les vingt-six premières questions de la *Somme* : toutes questions fondamentales, et qui, de l'aveu de tous, comptent parmi les plus difficiles de la théologie. Or, toutes ces questions sont traitées avec une clarté, une pénétration, une aisance, qu'il ne serait pas facile de surpasser. Les traductions sont scrupuleusement fidèles, et n'en sont pas moins françaises, rappellent et gardent souvent même cette précision, cette vigueur, cette limpidité de verbe où est le trait génial du style de Saint-Thomas. L'auteur ne s'embarrasse point dans de vaines subtilités, pas plus qu'il ne s'amuse à l'éta-

lage d'une érudition facile ; il demeure partout théologien, et ne cesse jamais de traiter la théologie comme une science, au sens noble et vrai du mot. Enfin, il suit le texte de la *Somme* d'aussi près que possible, en homme qui sait que saint Thomas, sous quelques lignes, cache souvent un trésor de vérités ; et il s'attache avec grand soin à faire ressortir toujours la suite et l'enchaînement logique des articles, parce que l'expérience lui a montré que souvent l'intelligence de l'article dépend essentiellement de la place qu'il occupe ”.

Nous ne saurions trop recommander cette admirable publication qui vient à son heure, alors que prêtres et fidèles instruits ont tant besoin de s'armer du bouclier de la foi pour résister aux coups des ennemis de l'Église. C'est une œuvre excellente entre toutes, et la faire connaître à quiconque peut la mettre à profit, est un véritable apostolat.

Les deux premiers volumes comprennent le TRAITÉ DE DIEU. Ils sont imprimés sur très beau papier, avec caractères Didot, format de luxe grand in-8° raisin. — Le prix des deux volumes, qui serait, en librairie ordinaire, 18 francs, a été fixé à **12 francs** ; par colis postal, 12 fr. 95 c. ; par la poste, 13 fr. 80 c.

Il faut s'adresser directement à

M. Édouard PRIVAT, *rue des Arts, 14, Toulouse.*

LE CATÉCHISME ROMAIN, ou l'enseignement de la doctrine chrétienne. Explication nouvelle par *Georges Bareille*, docteur en théologie et en droit canonique, chanoine honoraire de Toulouse. Tome 1^{er}. Première partie : *Le Symbole*. — Un vol. in-8° de XXIX — 130 pages, — 1906.

C'est la belle Encyclique *Acerbo nimis* de Pie X qui a inspiré le projet de composer un vaste manuel qui contient l'exposé général de la doctrine chrétienne et qui, tout en maintenant intégralement les positions doctrinales acquises dans le passé, fût mis au point des progrès réalisés surtout depuis le Concile de Trente, et répondit aux besoins intellectuels de l'heure présente. “ On voudrait, dit l'auteur dans la préface, contribuer pour une modeste part à la diffusion des progrès accomplis depuis quelques années, en un

mot, faire œuvre de vulgarisation. On tient avant tout à rester en contact nécessaire avec l'enseignement traditionnel, seule garantie d'une impeccable orthodoxie. Mais on tient aussi, dans un esprit sagement progressiste, à prendre contact avec le mouvement scientifique contemporain, à signaler les grands problèmes religieux qui sont à l'ordre du jour, les solutions qu'on leur donne et les résultats qui paraissent légitimement acquis".

L'auteur destine spécialement son ouvrage au "jeune clergé". Mais il sera également utile, non seulement à tous les prêtres appelés à exercer le ministère auprès des âmes, mais encore à tous les laïques que le zèle pour l'honneur de la religion pousse à exercer autour d'eux un apostolat efficace. Le grand mal de notre époque, même parmi beaucoup de catholiques, c'est l'ignorance religieuse. Notre Saint Père le Pape l'a déclaré en termes très catégoriques, et il est facile à chacun de s'en rendre compte. Cet état tient à des causes multiples, parmi lesquelles on doit évidemment signaler l'influence de la mauvaise presse. Rien ne s'impose donc davantage, à l'heure actuelle, que l'étude sérieuse de la vraie théologie catholique, dogmatique et morale, dont le *Catéchisme romain*, "ce livre d'or", comme l'appelait Léon XIII, est un précieux abrégé.

Or, M. le chanoine Bareille a adopté le plan et suivi constamment la pensée de ce livre précieux. Son livre n'est pas, à proprement parler, un manuel de théologie didactique, tel qu'on l'entend ordinairement. Ce n'est pas non plus ce que l'on appelle en général un "catéchisme développé" ou un "catéchisme de persévérance". C'est une "somme" complète et lumineuse de toutes les parties de la doctrine catholique considérées non seulement dans leur contenu, mais encore dans leurs sources, dans leur genèse, dans la loi de leur développement, dans leur progrès, dans leurs multiples points d'aboutissement, dans leur rapport ou leur opposition avec les idées modernes et avec l'évolution des diverses sciences physiques, sociales et philosophiques.

Le livre de M. Bareille remplacera pour les prêtres toute une bibliothèque théologique ou apologétique. Il rendra le même service aux fidèles désireux d'acquérir une connaissance raisonnée et étendue de la religion. Ils y trouveront, en même temps qu'une lumière plus intense sur

l'objet de leur foi, la réponse victorieuse aux objections multiples qu'ils entendent tous les jours autour d'eux dans le milieu social où ils vivent. Cette lecture sera même pour eux, malgré la difficulté et l'élévation des matières, souverainement attrayante. Car l'auteur a le talent de présenter les sujets les plus arides sous un aspect vivant qui fixe et captive l'attention.

ESSAIS SUR LES PRINCIPES FONDAMENTAUX DES GOUVERNEMENTS, par *Pierre Félix*. Un vol. in. 8°, de IX, — 541 pages. Libr. des Saints Pères, Paris, 1906.

Nous tenons à signaler aux jeunes membres des " cercles d'études " un livre nouveau de nature à leur rendre de grands services dans l'étude des questions sociales.


Quels sont les principes fondamentaux de la vie sociale ? Et comme la loi les résume tous, la question se réduit pratiquement à celle-ci : Qui doit faire la loi ? Autrement dit : Qui doit gouverner ?

C'est tout l'objet de ces premiers Essais.

L'auteur a voulu prouver aux négateurs à prioristes de la Révélation, — par des considérations sans prétention d'originalité, mais rehaussées par l'esprit qui les inspire et la méthode qui les conduit, — que les principes fondamentaux de tout gouvernement sont ceux de la morale. La méthode commandée par ce but est forcément scientifique. La Révélation n'interviendra que pour poser la thèse, ou comme *confirmatur*, et non comme moyen de démonstration. Entre les deux hypothèses : la politique dépend de la morale, la morale dépend de la politique, il n'y a place que pour le pessimisme qui, supprimant tout espoir de progrès, nie le progrès. Dès lors, ou le progrès ne sera pas, ou il sera religieux.

Cette méthode donne aux *Essais* de M. Pierre Félix une portée apologétique qui retiendra l'attention des esprits sérieux. Elle aide à mieux reconnaître le vide de certains mots : égalité, liberté, démocratie, collectivisme, dont encore on se sert pour illusionner de pauvres ignorants. Ces mots ne répondent à quelque chose de réel que dans la thèse soutenue par l'auteur : ils les a réduits à leur vraie signification.

Qu'on lise donc ces *Essais* avec confiance ; ils ignorent la déshonnête sophistique des Rousseau et tenants de la révolution ; à petites doses, ils méritent une sérieuse méditation.

 Ces premiers essais en exigent d'autres sur la politique appliquée. On nous les promet.

(Revue Thomiste.)

